

Jean-Pierre Bauer, Un itinéraire

Article paru dans *Études freudiennes*, n° 25, avril 1985, « Incidences de l'œuvre de Lacan sur la pratique de la psychanalyse », p. 31-52.

Ce texte a été choisi en raison de l'écho qu'il ne peut manquer de trouver chez tous les psychanalystes soucieux de découvrir les points de concordance et de discordance entre leur analyse personnelle (la première et celle ou celles qui lui ont succédé), leur pratique, leur formation et les ressorts de leurs références théoriques. Tel est en effet le pari que Jean-Pierre Bauer réussit à tenir avec courage, honnêteté et avec une profondeur de vue rarement égalée.

Rien n'échappe à sa réflexion qu'il s'agisse des raisons qui l'ont mené vers l'analyse, de l'empreinte que laissa sur lui la personnalité de son premier psychanalyste, de l'incidence de sa pratique de psychiatre sur sa conception de la cure ; qu'il s'agisse, enfin, de sa rencontre avec la pensée de Lacan de même qu'avec l'homme, puis de son entrée à l'École freudienne de Paris et de la résonance particulière qu'éveillèrent en lui certains concepts clés que Lacan introduisit dans ses séminaires.

On trouvera dans ce texte d'inédites définitions du silence du psychanalyste, du transfert, de l'analyse didactique et de la pratique de la scansion des séances qu'introduisit Lacan. On y trouvera également les traces d'une réaction aux conflits d'école dans lesquels Jean-Pierre Bauer décela le paroxysme d'une théorie devenant système ainsi qu'« enjeu identificatoire et narcissique ».

Il fallait croire à la psychanalyse pour garder pareil regard critique sur son parcours de même que sur les ressorts de ses relations avec ses patients comme avec ses collègues. Dans le présent texte Jean-Pierre Bauer témoigne de la place que tint la psychanalyse dans son existence

Au cours de Journées d'études consacrées aux articles publiés dans *Études freudiennes*, n° 25, et par conséquent sous la forme d'une discussion du texte ici reproduit, Conrad Stein lui a rendu un hommage posthume, paru sous le titre « Hommage à Jean-Pierre Bauer » dans *Études freudiennes*, n° 27, p. 167-73.

UN ITINÉRAIRE

Jean-Pierre Bauer

Ce texte doit être considéré comme un premier effort, difficile, partiel, balbutiant, pour tenter de cerner ce qu'une pratique, la mienne, doit à l'œuvre de Jacques Lacan. La question est bien celle de l'œuvre de Jacques Lacan, car je n'ai pas été son analysant. Mais l'œuvre dans son cas est celle d'un homme que j'ai connu vivant, dirigeant une école, l'E.F.P., et la centrant par un enseignement tout à fait novateur. L'œuvre dont il y aura à préciser les effets de transmission englobe mais déborde donc le cadre d'un enseignement théorique ou d'une doctrine écrits dans des articles ou des livres.

Il est toujours difficile de parler d'une pratique, surtout de celle de l'analyse, car il y a toujours un décalage entre la

Études freudiennes
à l'adresse suivante

<http://www.etudes-freudiennes.org/>

vous trouverez
le calendrier des
Journées d'Études
freudiennes et de nos
réunions de travail,
le sommaire des
numéros de la revue
Études freudiennes
parus et à paraître,
ainsi qu'un bulletin
de commande,
d'abonnement et de
souscription,
des textes en français
et en plusieurs autres
langues, à télécharger.

théorisation et tout ce qui se dérobe dans la pratique. La théorie fonde les principes généraux d'une praxis, mais la pratique est affaire de singularité. Et quand on en parle dans un contrôle, c'est toujours à partir de cas singuliers, où les conditions du dialogue, donc le sujet et le destinataire, jouent un rôle non négligeable. Ici il s'agit de repérer, autant que possible, quel infléchissement une pratique a pu subir du fait d'un enseignement, tel que celui de Jacques Lacan. C'est chose difficile, car plus de recul serait nécessaire ; mais c'est quelque chose que l'on peut demander à un praticien de l'analyse qui se dirait « lacanien » : qu'il s'efforce de témoigner de sa pratique, en tant qu'elle est pour lui lacanienne, c'est-à-dire de montrer en quoi il a trouvé dans cette œuvre des points d'appui décisifs pour orienter son travail d'analyste, d'en rendre compte, et de formuler les questions essentielles qui s'y posent.

1. Les débuts

Pour bien indiquer les conditions concrètes de cet itinéraire, donnons quelques précisions sur notre point de départ. J'ai fait mes études de médecine et de psychiatrie dans une clinique universitaire ouverte à la psychanalyse et cela sans sectarisme. Parallèlement, et en dehors de toute visée de formation, j'ai entrepris une psychanalyse chez un analyste de Bâle que m'avait recommandé un ami. Il avait eu un rôle actif dans les associations suisses de psychanalyse ; il avait fait deux « tranches » d'analyse, l'une chez un jungien, avant d'aboutir chez Freud, dont il me parla souvent. Il me parla également de ses difficultés avec le milieu bâlois hostile à la psychanalyse, pour conclure qu'il ne croyait pas que la psychanalyse y serait jamais vraiment admise. De ses démêlés avec ses collègues des sociétés suisses, il dit : « La maladie infantile des psychanalystes, c'est leur narcissisme ! » Je rappelle ces faits en raison de leur rapport avec tout ce que la suite allait m'apprendre.

Lorsque je lui demandai si je pouvais songer à pratiquer la psychanalyse, recherchant une sorte d'autorisation, il me répondit prudemment : « Vous le pouvez, et de toute façon, puisque vous êtes psychiatre, je ne peux vous en empêcher ! » J'ai retenu de cette réponse que le titre et la fonction du psychiatre risquaient toujours de jouer un rôle contradictoire dans cette « autorisation ». À la fois accès privilégié, varié et précoce à la clinique des psychonévroses et des diverses difficultés dites psychologiques, ainsi qu'à la pratique des entretiens, et écran par rapport à la signification de l'acte de s'autoriser analyste, risque d'escamotage de la question, qui deviendrait cruciale, du désir de l'analyste.

Mais j'en ai également retenu qu'il ne m'avait pas donné une « formation » en vue d'une pratique. C'était à moi de tirer la leçon de mon analyse pour infléchir une activité psychiatrique. Je n'ai donc pas cherché à m'affilier à une quelconque association : psychiatre, je n'avais pas besoin de reconnaissance officielle comme analyste. Et quant à la poursuite de ma

formation, il y avait assez de lieux de travail à Strasbourg. Je considérais finalement que l'analyse n'était pas vraiment un métier particulier, mais une conception et une pratique nouvelle dans le champ de la psychiatrie. Plus que psychanalyste, je me considérais comme psychiatre utilisant l'analyse comme un moyen thérapeutique.

Et ce moyen thérapeutique dépendait autant, si ce n'est plus, du changement opéré en moi par l'analyse, d'une nouvelle façon de voir les choses, que de la mise en place de règles techniques.

Par ailleurs, dans le cadre de mon cursus psychiatrique, j'ai pratiqué ce que l'on appelait la « psychothérapie d'inspiration analytique ». Cette technique souvent proche de l'analyse n'était pas sans ambiguïtés, mais elle permettait d'interroger les ressorts de la pratique analytique, les différences et oppositions entre la psychothérapie et la psychanalyse ; elle permettait ainsi d'envisager les diverses approches du discours du « malade ». Nous nous réunissions en petits groupes de discussion, voire de « contrôle », sous la direction d'un enseignant très orienté vers la psychanalyse. Et quand je pense à cette époque, qui remonte à plus de vingt ans, je trouve que nos balbutiements avaient leur fécondité. Le rouleau compresseur d'une théorie *ready made* n'était pas encore passé. Et, sur le plan de la pratique, j'estime qu'il y avait là ébauchées ce qu'on pourrait appeler des psychothérapies « freudiennes », qui ont leurs indications et qui ne se réduisent pas à s'adresser au moi ou à utiliser le « discours du maître ». Elles relèvent aussi d'une efficacité symbolique dont on a tendance à effacer la complexité d'action.

J'ai donc poursuivi et terminé mon analyse dans une ignorance presque totale de la théorie. J'avais lu un peu de Freud mais pas une ligne de Lacan, si ce n'est quelques années auparavant l'interview qu'il avait donnée à *L'Express*¹. Et j'étais resté ignorant des débats techniques qui agitaient le mouvement psychanalytique. J'ai mis du temps à me plonger vigoureusement dans la lecture de Freud. Je lisais certains grands auteurs de la psychiatrie classique, et surtout de la littérature.

En m'installant comme psychiatre, et en tentant d'introduire la psychanalyse dans ma pratique, c'est-à-dire à un premier niveau en tentant de ne pas répondre directement à la demande de médicaments, de conseils, d'aide, de prise en charge, etc., en tentant d'offrir un « espace de parole », en m'efforçant d'amener le sujet à déployer sa question, je découvrais la position intenable de l'analyste. Et même avec ceux qui demandaient directement une analyse, et qui en étaient quelque peu avertis, je me sentais techniquement démuné, notamment quant à l'opportunité de certaines interventions ou interprétations. Je tentais donc de me raccrocher aux souvenirs de mon analyse et aux quelques contrôles que je suivais. Mais les

1. Entretien avec Madeleine Chapsal, publié dans *L'Express* du 31-5-1957 ; réédité in Madeleine Chapsal, *Envoyez la petite musique*, Paris, Grasset, 1984.

contrôles n'énonçaient pas de règles techniques, ils me renvoyaient à ce qu'on pouvait entendre ; ils indiquaient parfois ce qu'il serait possible de signifier au patient, mais il s'agissait toujours de faits particuliers, singuliers. J'étais renvoyé à mon ignorance des voies de cette singularité et à la difficulté de l'assumer. Je mesurais que l'analyse « personnelle », si elle est une condition nécessaire de la pratique, n'en était pas une condition suffisante, et qu'il y avait une formation à poursuivre. Et toute la question qui se posa par la suite et qui se pose encore est celle-ci : quelle formation au-delà de l'analyse reste cohérente avec celle-ci et n'efface pas le moment d'ouverture qu'elle instaure ? Quelle formation maintient ouverte l'écoute ? Quelle formation n'est pas retour du savoir et donc du voir, de la fascination quasi-hypnotique du voir ?

Je me retournais également vers mon analyse, mais là aussi je ne rencontrais que la singularité de mon propre cas. Qu'est-ce qui s'était passé ? J'avais entrepris cette démarche pour me « guérir » de certains symptômes névrotiques. Je m'étais soumis à la règle fondamentale, m'efforçant de tout dire, et peu à peu il me semblait que j'avais changé, et que j'avais lâché quelques symptômes. J'aurais eu du mal à dire ce qui m'avait fait changer, n'ayant guère pu me mettre en position tierce d'observateur de ce que faisait mon analyste. Tout au plus, me semblait-il, avais-je changé d'avoir pu dire quelque chose d'« inavouable » qui me concernait intimement, et d'avoir abouti à ce transfert positif avec quelqu'un qui m'avait écouté, comme personne ne m'avait jamais écouté. J'avais découvert que le seul fait de parler, porté par le transfert, et plus précisément de « tout dire » autant que cela est possible, sans prendre clairement conscience de tout ce que je disais et sans accumuler aucun savoir au fil des séances, avait une efficacité incontestable.

L'essentiel était donc de permettre au patient de parler, sans le forcer, mais en lui donnant les moyens de continuer. Et ces moyens dépendaient de l'écoute de l'analyste, de sa capacité de repérer les rejets de l'inconscient. S'il y avait une théorie à apprendre, c'était celle de cette écoute, en tant qu'elle s'adressait chaque fois à des cas singuliers. J'avais donc retenu en général de mon analyse qu'il y avait autant d'analyses que d'analysants, puisque l'analyse consistait dans le dire particulier d'un sujet, et dans le déchiffrement d'un symbolisme qui lui était propre, la guérison venant par surcroît mais demeurant toujours le critère de la fin.

Mon analyste n'a pourtant jamais parlé de « guérison », insistant parfois sur les limites de l'analyse à travers cette question exprimée en réponse à mes impatiences : « Que peut-on attendre de l'analyse ? » À propos de la fin, il m'a dit un jour qu'il avait arrêté son travail avec Freud parce qu'il en avait assez de parler, n'espérant plus rien en apprendre. Il n'a jamais prononcé le mot de « didactique », se bornant à dire simplement que par mon analyse je pouvais aussi apprendre quelque chose de l'analyse. Il estimait qu'il pouvait être utile de

poursuivre un travail analytique en travaillant sur ses rêves et éventuellement de refaire une tranche après quelques années.

J'ajoute que je ne me suis jamais tout à fait réconcilié avec cette part d' « inavouable »², que mon existence et notamment ma pratique d'analyste et mon itinéraire dans ce champ en sont demeurés dépendants. Il n'y a là rien de mystérieux, c'est plutôt quelque chose de banal à quoi s'accroche pourtant une béance quasi ombilicale, qui est aussi ma limite dans le champ de la communication³.

Désorienté par ce manque de repères, je cherchais à m'appuyer sur les conditions de la situation analytique, telles que je les avais rencontrées dans mon analyse. J'instaurais quelques entretiens préliminaires en face à face pour préciser un diagnostic, juger d'une indication, élaborer une demande, avoir quelque idée de l'histoire et de la situation du patient, et évaluer la possibilité d'une analyse. Quand il me paraissait possible de commencer l'analyse, je proposais au patient de s'allonger, et je lui énonçais la règle fondamentale, qui était une demande de tout dire. J'instituais le temps des séances pratiquées par mon analyste : deux à quatre séances par semaine d'une durée régulière d'une heure. Faute d'indications pour l'écoute, je donnais d'autant plus d'importance à ces principes traditionnels de la pratique. Et c'est ainsi que la position allongée me semblait démarquer fondamentalement la psychanalyse de la psychothérapie.

Le transfert me paraissait quelque chose d'énigmatique, à manier avec la plus grande prudence. Pourtant mon analyste n'avait jamais interprété le transfert en explicitant par exemple le rôle que je lui faisais jouer, ou l'imgo archaïque que je projetais sur lui. Il me renvoyait à l'image de moi-même qui était impliquée dans le transfert, ou encore quand il intervenait sur les transferts latéraux, évitant donc en général de désigner sa personne ou de la qualifier, comme pour laisser vide de signification la place qu'il occupait. Il dit un jour que le transfert « positif » n'était pas à considérer seulement comme une résurgence du passé, mais aussi comme une situation nouvelle, échappant à la répétition, et permettant l'avancée de la cure.

Il parlait beaucoup si l'on pense à ce qui est actuellement en vigueur, surtout au début. Et j'entendais le bruit de fond de son écriture, car il semblait noter tout ce que je disais. La séance baignait ainsi dans la parole : la sienne qui cadrerait le temps de la séance, la mienne sous forme orale et réécrite par lui. Quand au bout d'un certain temps, j'entendis qu'il prenait moins de notes, je me suis mis à me demander où allaient se perdre mes paroles. Que dire de ses interventions ? Les paroles qui cadreraient la séance me semblaient à la fois constituer une ponctuation et avoir la signification que le message avait été reçu et qu'il était en quelque sorte accepté. Ces paroles avaient donc le sens général d'une *Bejahung*, d'une affirmation qui vaut

2. Inavouable dans le double sens de : ce qui est narcissiquement pénible à dire et ce qui, en tant que tel, ne peut se dire.

3. Plus exactement ma limite sous tout rapport à l'Autre.

comme confirmation ou acquiescement. Ses interprétations portaient sur le matériel, plus que sur les résistances. Il soulignait les résistances plus qu'il ne les interprétait, m'arrêtant par exemple à certains tournants de mon discours. Le matériel ? C'était mon discours dans sa formulation, c'était mon histoire, mes relations conflictuelles, mes rêves auxquels il accordait beaucoup d'importance, ma sexualité infantile, etc.

Ses modes et son style d'intervention étaient très variés. Il lui arrivait d'expliquer longuement quelque chose, ou à l'opposé de simplement répéter un mot ou une phrase : il me faisait redire le récit de certains rêves, relevant parfois ce que j'en disais de nouveau. Il faisait des remarques métaphoriques ; au récit d'un rêve particulièrement embrouillé, par exemple, il me dit : « C'est du chinois », et je savais qu'il avait fait du chinois. Et à propos d'un rêve pulsionnellement particulièrement net, il pointa une « scène originaire » et le fantasme qui s'y accrochait. Il s'intéressait aux mots, aux manières de dire les choses, à la langue. Connaissant mes problèmes de bilinguisme, il lui arriva d'intervenir en allemand. Et ses questions me paraissaient signifier plus l'étonnement que le désir de savoir. Il n'hésitait pas du reste à montrer franchement son étonnement, voire sa surprise, par rapport à des choses qui lui semblaient nouvelles. Il me signifiait ainsi d'une part que ce que je disais n'était pas classé dans des cases prévues à l'avance, et d'autre part qu'il engageait son intérêt, donc son désir. Il me soulignait aussi ce que je disais de nouveau sans le savoir, me dévoilant que je cherchais à méconnaître ce que je disais d'insolite et parfois d'inouï.

J'ai retenu encore qu'il semblait attacher une grande importance à l'« analyse » des parents, me signifiant ainsi les ramifications généalogiques de la névrose, ce qui me parut plus tard exprimé d'une manière très précise par Lacan dans le « mythe individuel du névrosé ». Quant au paiement dont il est assez rarement discuté, je dirai que le prix de la séance était tout à fait moyen, et que je n'eus jamais l'impression d'avoir à m'imposer toutes les restrictions possibles pour faire une « bonne » analyse. Par ailleurs très libre dans ses attitudes, mon analyste ne craignait pas de m'adresser la parole en dehors des séances, ou de chercher un livre dont il était question dans la séance, ou vers la fin de me parler de bribes de son histoire d'analyste. Il me revient encore qu'il me faisait souvent préciser les choses, comme pour me signifier une butée par rapport au dérapage incontrôlé de mon discours. Tout cela me revient en vrac, et d'une manière dispersée, si difficile est la réflexion après coup sur sa propre analyse. Les souvenirs reviennent au fur et à mesure. Je me souviens par exemple tout à coup qu'au bout de deux ans, il me fit comprendre qu'on pourrait envisager la fin de l'analyse. J'ai entendu qu'il m'invitait à ne pas trop m'attarder, et je suis resté près de cinq ans ! Et c'est seulement la maladie de l'analyste qui m'obligea à interrompre l'analyse.

Tous ces événements ne pouvaient fonder une praxis, qui ne peut être la synthèse d'attitudes héritées de son analyste.

Pourtant, dans un premier temps, je n'ai pu éviter de l'imiter, au niveau d'une identification imaginaire très superficielle. Car je ne pense pas l'avoir quitté en m'identifiant à lui, comme le décrit Balint d'après ce que j'ai pu lire plus tard. Il est resté pour moi un personnage en marge, qui a toujours gardé quelque chose de « familier et d'étrange ». J'allais le trouver loin de mes bases, au-delà d'une frontière, et en même temps je le savais mal accepté par son milieu. Et ses interventions, tant par leur syntaxe que par leur accent en français témoignaient de sa langue maternelle suisse allemande.

Il avait été mon analyste, mais il se tenait pour moi hors de tout cursus analytique, totalement étranger à cet espace d'une pratique analytique institutionnellement reconnue où j'allais bientôt me situer. J'ai été le revoir un jour pour une simple visite. Il m'a reçu, comme j'imagine que Freud recevait ses « élèves », dans sa bibliothèque, pour une discussion cordiale à propos de tout et de rien, un genre d'accueil qui me semble s'être quelque peu perdu.

C'est par Lucien Israël que j'ai eu connaissance de Jacques Lacan. C'est par lui que nous avons eu pour la première fois accès à certains concepts lacaniens et surtout au renouvellement qu'il apportait à la psychanalyse. C'est par lui que des notions aussi importantes pour la pratique que le Symbolique, l'Imaginaire, le Signifiant, les plans de l'Énoncé et de l'Énonciation, furent introduites dans notre enseignement. Mais mon intérêt pour les théories lacaniennes restait distancié.

En 1966, j'ai pourtant été au premier congrès de l'E.F.P. à Paris, et peu après j'ai acheté les *Écrits*. Du congrès de 1966, je n'ai retenu que ces deux paroles de Lacan : « La fidélité à soi-même » et « lire Freud ». Ces phrases ont fait leur chemin conscient et inconscient. Car la fidélité à soi-même introduisait toutes les exigences de l'éthique de la psychanalyse, et quant à lire Freud, il devait nous apparaître bientôt que le travail de Lacan était bien un retour à Freud : ses commentaires en effet, et par exemple ses analyses de *Wo Es war soll Ich werden* nous ouvraient toutes sortes de portes dans l'œuvre de Freud. Et il y eut un temps où la difficulté du texte de Lacan, due à la fois à son style et à l'extrême finesse de l'argumentation, nous apparaissaient comme la manifestation d'un droit à son style propre, à sa langue, à ses formulations particulières.

En 1968 nous avons proposé à Lacan un congrès à Strasbourg, ayant pour sujet « Psychothérapie et Psychanalyse ». Nous avons préparé ce congrès avec une naïveté étonnante en ce qui concerne les conceptions lacaniennes. Nous n'allions qu'irrégulièrement au séminaire de Lacan, et il nous semblait qu'on pouvait parler à un congrès d'analystes sans avoir fait le tour des concepts utilisés, sans avoir à parler une langue vraiment commune. Lacan, c'était encore une démarche et non une doctrine. Nous étions également ignorants, en grande partie tout au moins, de toutes les péripéties institutionnelles et théoriques qui avaient mené Lacan à fonder son École.

J'ai retenu essentiellement de ce congrès ce que Lacan nous a restitué de notre question « Psychothérapie et Psychanalyse ». À savoir d'une part : « la psychothérapie dite d'inspiration analytique peut-elle entrer dans la formation des analystes ? » et d'autre part sa conclusion : « La psychothérapie est un bricolage réussi, la psychanalyse est un ratage. » Il y avait dans cette question et cette réponse le risque d'une opposition tranchée, dogmatique, entre psychothérapie et psychanalyse, le risque d'un purisme analytique glissant vers l'idéal au détriment de l'éthique.

De cette époque je me rappelle aussi cette remarque de mon analyste sur Lacan : « Son objet, au sens analytique du terme, c'est le langage ! »

Après une interruption de quelques années, j'ai fait une seconde tranche chez un « lacanien », qui n'avait cependant pas été analysé par Lacan. De cette tranche, je dirai simplement qu'elle ne me parut pas se différencier radicalement de la première. J'eus l'impression de reprendre et de continuer mon analyse. Les séances, tout au moins au début, étaient moins fréquentes ; elles étaient en général beaucoup plus courtes, de durée variable et plus chères. L'analyste intervenait beaucoup moins, et d'une manière qui me semblait plus attentive aux faits du langage.

Ce que j'ai retenu surtout de ce changement d'analyste, c'est que l'essentiel était que l'on me laisse la parole, ce qui fut le cas. Mais autant le souvenir de mon premier analyste me renvoie à la psychanalyse en dehors de toute référence à Lacan, autant mon second analyste fut pour moi le représentant de l'œuvre de Lacan ; et l'incidence de cette œuvre sur ma pratique est indissociable de cette seconde partie de mon parcours d'analysant.

De plus cet analyste résidait à Strasbourg, et je suivis son séminaire, qui constituait une véritable initiation aux approches lacaniennes. Les références freudiennes n'étaient jamais négligées, soulignant le « retour à Freud ». Peu à peu, de congrès en congrès, par la fréquentation épisodique du séminaire, par le travail en cartel enfin, je me suis toujours plus engagé dans les diverses activités de l'E.F.P.

Pourquoi ce rappel de mes débuts ? Parce que tout cela laisse des traces, et que les conditions de la rencontre d'une œuvre aussi vaste que celle de Lacan, au début d'une pratique, sont importantes quant à son influence sur cette pratique. Qu'est-ce qui a déterminé cette orientation vers l'enseignement de Lacan ? Il y eut d'abord la disponibilité dans laquelle je me trouvais par rapport à des repères théoriques et doctrinaux. J'avais fait ma première analyse hors des filières officielles et sans que je puisse y recevoir une orientation technique particulière. J'ai ensuite fait une seconde analyse chez un analyste présenté comme élève de Lacan. Il y eut aussi l'air du temps qui faisait pencher le milieu analytique strasbourgeois du côté de Jacques Lacan. C'était tout un souffle nouveau dans le champ de la psychiatrie et des « sciences humaines » ; tous les niveaux du Symbolique étaient pris en compte : familial,

Jean-Pierre Bauer, Un itinéraire

généalogique, linguistique, sémiologique... et corrélativement tout, dans ce champ, semblait avoir attendu l'introduction des avancées freudiennes. La psychanalyse en extension s'ouvrait aux « Sciences affines », tout en approfondissant en intention ses moyens et sa fin.

Quant à la pratique, l'orientation lacanienne permettait la formulation explicite de la psychanalyse comme pratique de la parole : démarquée d'une *Ego-psychology*, qui se situait sur le versant de la psychothérapie et de la psychologie générale, elle recentrait l'analyse du côté de l'écoute, loin du voir.

L'expérience analytique révélait le sujet parlant tout entier dans sa parole et non « au-delà » dans un inconscient de motions pulsionnelles, de fantasmes infantiles, de sexualité régressive, etc. Elle se montrait ouverte à tout un champ littéraire, comme recherche du sens à travers tous les procédés de la symbolisation, s'opposant ainsi à la médecine et à la psychologie, où le symptôme est rattaché à une fonction perturbée ou aux faits réels d'une histoire ou d'un environnement. Et il y avait dans tout ce mouvement une dimension d'invention, d'innovation, de découverte. C'était le temps de la vérité à l'état naissant.

2. La découverte de l'œuvre

En quoi consiste l'œuvre de Jacques Lacan ? Constatons d'abord que ce n'est que maintenant, après sa mort, que l'on peut parler de son œuvre. Avant et jusque dans les péripéties de la dissolution, Lacan c'était aussi le fondateur d'une École, celui qui la centrait, même si on a pu dire que son École le voilait. Son enseignement, concrètement son séminaire — quoique mené hors de son École et indépendamment de celle-ci — auquel il faut ajouter les *Écrits*, constituait l'essentiel de ce qui s'apprenait dans son École. Mais l'institution de son École, les principes de sa fondation, avaient aussi leur importance : ils devaient constituer les bases d'une association d'analystes, fonctionnant selon des principes analytiques. Et c'est la « passe », la procédure permettant d'authentifier une analyse menée jusqu'à son terme, qui devait constituer la clé de voûte de tout l'édifice, en permettant d'aboutir à la communauté des analystes de l'École.

Il y avait aussi le personnage. Sans mentionner tout ce qui se disait sur sa pratique, sur la brièveté des séances, sur ses réponses dignes des maîtres Zen, ainsi que sur sa vie, sur l'enracinement de son travail analytique dans une culture encyclopédique, le personnage, au-delà de ses aspects anecdotiques, finissait par représenter la Psychanalyse. Il n'a pas été seulement le « retour à Freud », il aura été la dure exigence de la psychanalyse menée jusqu'à ses impossibilités, le prix élevé des séances étant le juste coût de cette démarche, qui pouvait bien représenter la valeur sans prix de la vérité, de même que les limites inarticulables du désir. Les séances brèves, « scansionnées », ponctuées ou coupées, ne pouvaient que

révéler l'économie de la parole, et le « peu-de-sens » toujours pris entre l'excès de sens et son insuffisance... De plus cette pratique, telle que je pouvais en avoir des échos, n'ayant été ni en analyse ni en contrôle chez Lacan, semblait relever d'une conception radicale de la psychanalyse, dégagée de toute concession psychothérapique. C'était aussi la démarche d'un seul, exclu des enseignements officiels, soutenant la portée subversive de la psychanalyse comme « symptôme social ».

Et que dire du corpus de son œuvre ? Il y avait d'abord les *Écrits*. Le titre avait déjà quelque chose de déroutant : il n'indiquait aucun contenu, mais seulement la forme de ce qu'il avait dit à différentes occasions de sa carrière, du temps où il avait une existence officielle dans les non moins officielles associations psychiatriques ou psychanalytiques. Ce titre qui pouvait se justifier par la diversité des sujets traités, n'en indiquait pas moins un certain rapport à la parole dont la forme était toujours soulignée et dont on pouvait percevoir le destinataire. C'est ainsi que les *Écrits* sont introduits par des remarques sur le style, qui rappellent la dimension stylistique de toute parole. Le style est ainsi à inclure dans la théorie lacanienne du signifiant, de la prédominance du signifiant sur le signifié. Cela justifie l'extrême attention à la forme de la parole plutôt qu'à son contenu, ou à un contenu qui est dans la forme. Et quand Lacan énonce cette remarque : « Le style c'est l'homme à qui l'on s'adresse », la pratique est déjà interpellée, car toute parole est de l'ordre de la demande, et le style est une forme induite par l'Énonciation.

Du reste les *Écrits* montrent à chaque page l'importance du style, de ce fameux style de Lacan, qui attend encore d'être travaillé : ce style difficile, dense, qui en dit toujours plus que ce qu'il écrit, ce style qui a tant fait école, de la manière caricaturale que l'on sait, ce style présente un éventail largement ouvert, des longues périodes où tous les mots sont pesés, à des graphes ou des formules quasi-mathématiques, en passant par des jeux de mots, des métaphores, des néologismes. Là aussi la pratique est concernée indirectement. D'abord en tant qu'elle peut être considérée comme l'avènement du style propre au sujet ; ensuite en tant qu'elle explore et traverse tous les procédés de la langue qui supporte un sujet parlant. Enfin, la pratique repose fondamentalement sur l'équivoque, c'est-à-dire sur tout ce que la parole dit de plus que ce que le discours articule. Et l'interprétation, comme acte analytique, se déploie entre un dire bien pesé, l'équivoque d'un phonème, et l'interrogation de la structure à travers les formules et les graphes. Enfin la cure est d'un certain point de vue la traversée de tout un réseau de significations bouclées ou en suspens, vers quelques formules élémentaires désengluées d'un excès de verbe.

Quant au contenu des *Écrits*, il présentait toute une série de véritables découvertes qui approfondissaient et complétaient les découvertes de Freud. Il y avait par exemple le stade du miroir qui centrait l'Imaginaire sur l'image du corps, anticipée hors du sujet dans le reflet du miroir. Toutes les propriétés, toute la géométrie, voire la topologie de cette primitive relation spéculaire,

avaient des incidences directes sur la pratique, rendant contradictoires toute l'*Ego-psychology* et les techniques basées sur l'utilisation du « Moi fort ». Il y avait également les fameux articles qui rendaient à la parole et à ses éléments littéraux sa place et sa fonction véritable dans la découverte de Freud, et cernaient dans la notion de Symbolique la structure et les procès fondamentaux du langage. Un nouvel ordre de matérialité émergeait ainsi à côté de l'Imaginaire : celui de la matérialité signifiante. C'est dans cet ordre que se déployaient tous les effets de l'inconscient mis à jour par Freud : le rêve, les lapsus, les mots d'esprit, et c'est en travaillant au niveau de cette matérialité qu'agissait le psychanalyste, notamment dans l'interprétation et les effets de coupure. Il y avait aussi des schémas apparemment éloignés de la clinique et de la pratique qui pourtant permettaient de repérer logiquement la place de l'analyste. Quant au graphe du désir, il représentait toute la structure de la relation du sujet à l'Autre, comme relation originellement verbale déterminant les divers niveaux du besoin, de la demande et du désir. Là aussi la pratique était donc directement mise en cause : non seulement du fait que le procès verbal de la cure était représenté avec ses lieux, ses fonctions du code et du message, ses objets, mais aussi parce que s'y articulaient le corps et la parole, le désir, le fantasme et la pulsion, situant avec précision — entre autres — le *Wunsch*, le *Phantasieren* et le *Trieb* freudiens. Le schéma *R* fut également l'un de ceux qui me parlèrent le plus au niveau de la clinique et de la pratique. Il permettait en effet un repérage et une formulation de la relation du sujet à la réalité et de la structure fantasmatique de la réalité humaine, éclairant des questions débattues dans la pratique : celle des rapports du fantasme et de la réalité et celle d'un Moi à « la hauteur de la réalité ».

En ce qui concerne la clinique, j'y ai trouvé la théorie la plus avancée sur les psychoses, celle qui rend compte le plus précisément de toutes les manifestations cliniques de ce champ. Car à travers une nouvelle lecture de Schreber, Lacan dégageait et formalisait le processus général de la psychose. Et c'est cette formulation qui m'a toujours guidé et me guide encore dans ma pratique des psychoses. De plus cet article enracinait la psychose dans les relations les plus radicales du sujet au langage, dénudant celles-ci. Enfin les notions de « métaphore paternelle » et de « nom-du-père » m'apparurent tout à fait éclairantes quant à cette clinique des avatars de la filiation et quant à la pratique des diverses modalités de l'histoire familiale, par laquelle commence souvent une psychanalyse, et qui intéresse au plus haut point la psychothérapie. Car, formulées ainsi, les fonctions parentales allaient bien au-delà des personnages réels qui les soutenaient et des fantasmes qu'elles suscitaient : elles se déployaient dans un discours familial traversant les générations, interrogeant la place de chacun et transmettant l'écho de la vie et de la mort jusque dans les faits singuliers du nom propre et des dates de naissance et de mort.

Je me rappelle ici ce que ma mémoire me restitue après coup de certains points qui m'ont particulièrement interpellé ou éclairé dans les débuts de ma pratique sur des faits cliniques et psychopathologiques. C'est dire qu'il paraissait tout à fait justifié de se tourner vers Lacan pour des raisons pratiques et cliniques, pour sa pédagogie dans le bon sens du terme, et non par mode ou par simple intérêt culturel. Il est vrai que certains concepts, signifiants, ou formules nouvelles, ont été plus difficiles à comprendre, non pas tant au niveau de leur signification qu'au niveau de ce qui motivait leur introduction. C'est une question épistémologique que soulèvent constamment les concepts lacaniens : qu'est-ce qui justifie telle ou telle formulation nouvelle des thèses freudiennes, ou quel est l'intérêt de cette formalisation alliant une algèbre, des algorithmes, des graphes, des figures topologiques ? C'est ainsi que je suis resté longtemps perplexe devant la notion d'objet *a*, jusqu'à ce qu'il m'apparût qu'il rendait compte de toute la complexité de l'objet en psychanalyse et de son statut inconscient. L'objet *a* justifie la formulation de sa « substance » au regard du sujet de la connaissance : à la fois objet partiel et perdu, à la fois lettre sous-tendant la parole, entre parole et corps de jouissance, comme tout ce qui relève de l'inconscient. Au niveau le plus simple cette formulation trouve sa justification dans ce que Freud a constamment répété de l'inconscient, à savoir que sa nature intime demeure toujours inconnaissable, de sorte que ce sont toujours des « tenant-lieu » qui défilent à la place de ce qu'on peut supposer, à travers les effets du discours, d'un objet du désir inconscient. Dans la pratique, une telle formulation aide à se déprendre de l'épaisseur imaginaire des concepts, ainsi que de la rigidité de leurs définitions dogmatiques. Introduire l'objet *a* dans la cure c'est repérer, dans le pur agencement du discours, les effets du désir inconscient dans les diverses places, fonctions, registres, et procès langagiers où il est opérant, c'est s'arracher à une réification des concepts analytiques qui suppose, disons les choses un peu caricaturalement, ici un « refoulement », là-bas une « motion pulsionnelle », ou encore là un « fantasme »... Paradoxalement par rapport à toutes les critiques adressées à Jacques Lacan de se livrer à une spéculation théorique intellectualiste, la formalisation a constitué, au moins en ce qui concerne tout un versant de sa finalité, un moyen d'assouplir la théorie, dans le sens de la rendre plus adaptée à la diversité de la pratique et de la clinique psychanalytique. Pour dire les choses encore autrement, l'objet *a* me paraît cohérent avec cet aphorisme souvent énoncé concernant la pratique analytique, à savoir qu'il faut y manifester une « docte ignorance ». Car l'objet *a*, c'est, du côté de l'analyste, la fonction opérante du non-savoir.

D'un tout autre ordre que les *Écrits*, il y eut « le séminaire de Lacan ». Dans l'œuvre de Lacan, le séminaire occupe une place centrale, même si, de son vivant, il ne donnait pas exactement cette impression d'œuvre, tout au moins avant la publication de certains séminaires. De toute façon, il faut distinguer le

Jean-Pierre Bauer, Un itinéraire

Séminaire des séminaires publiés ou photocopiés, que l'on étudiait souvent longtemps après qu'ils aient été dits. Le séminaire c'était la pensée de Lacan en train de s'élaborer autour d'une question importante de la psychanalyse, c'était la parole de Jacques Lacan avec sa voix, sa prosodie, ses scansions, son regard, ses gestes. C'était aussi la foule venue écouter une pensée fondamentale de ce temps, et dans cette foule les élèves qui comptaient et qui étaient comme des relais de sa parole. Ceux dont on pouvait penser qu'ils comprenaient. Car paradoxalement cette pensée qui se cherchait dévoilait, au-delà de sa démarche souvent laborieuse, une sorte d'assurance dans son avancée ; elle semblait au moins discerner où était la question essentielle et par quelles voies l'aborder. Il l'a dit lui-même : « Je ne cherche pas, je trouve ! » Il ne s'agissait pas de certitude dans les énoncés, mais plutôt d'une sensibilité à tout ce qu'il y avait d'énigmatique, et de toujours simplifié dans la psychanalyse. Il n'avait pas tant un savoir qu'une connaissance de la psychanalyse, et donc de ce qui y faisait le plus problème. Il était chez lui dans les questions qu'il brassait, comme quelqu'un qui sait de quoi il parle non pas parce qu'il en a acquis un savoir, mais parce qu'il en a une longue expérience.

Lacan a souvent dit qu'il était « analysant » dans son séminaire. Et c'est vrai que cette parole qui n'énonçait pas un savoir mais semblait traquer la vérité de ses propres intuitions et de ses trouvailles, avec toutes les ressources d'une immense culture et d'une extraordinaire sensibilité aux subtilités et finesses de la langue, évoquait certains aspects de la démarche analytique : la recherche de la vérité, soutenue par une parole singulière, courageuse, brisant le silence non pas de son éclat mais de sa nouveauté et de son obstination. Et malgré toute la difficulté, la peine, la souffrance que signifiaient les scansions, le rythme, les soupirs, un plaisir de la parole et de la langue semblait se dire entre les mots, certes sensible dans le style et une secrète poésie, mais aussi dans le souffle, où paraissaient s'engager toutes les forces de son désir. Quelque chose d'une pulsion invocante était perceptible dans ce discours. On pouvait aussi rapprocher la démarche de l'analysant de cette recherche constante, de la place du sujet de l'inconscient dans les différents discours qui encombrant le champ des sciences humaines. Car il s'est agi essentiellement de cela : de la place du sujet d'un « inconscient structuré comme un langage » et corrélativement du désir, comme « être » nécessaire d'un corps parlant et sexué. À la fin du congrès de Strasbourg en 1976, Lacan a parlé de son « historiote », faisant allusion à tout ce qui était engagé de sa subjectivité dans son enseignement. Le séminaire n'était pas un enseignement ordinaire, en tout cas pas un enseignement de style universitaire, c'est-à-dire l'exposé distancié des thèses de Freud, par exemple. C'était, au-delà du « retour à Freud », le débat soutenu, toujours recommencé, acharné, du sujet Lacan avec Freud et la psychanalyse.

Le travail des séminaires passés, mais toujours considérés dans une éternelle actualité où était anticipé l'achèvement de

l'œuvre, ne permettait pas de saisir dans toute son ampleur l'enjeu de ce débat. Mais il permettait de prendre plus de distance par rapport à Jacques Lacan lui-même et au drame subjectif de son discours. Ressortait alors davantage le travail de la pensée, l'avancée pas à pas, à travers les hésitations, les maladresses de la phrase, les longueurs, les digressions ; tous ces aspects renforcés encore par les mauvaises photocopies, les annotations et graffiti des possesseurs des originaux. Tous ces caractères de l'écriture d'un enseignement parlé ont disparu des éditions des séminaires, qui se présentent maintenant comme des produits finis et prennent davantage la forme de volumes d'œuvres complètes. Quelque chose risque de se perdre dans une transcription trop « propre », débarrassée des ratés du discours, quelque chose d'une démarche analytique ou d'un enseignement véritablement analytique. Car il ne s'agit pas seulement de savoir ce qu'il a réellement dit — est-ce possible ? — il s'agit aussi et surtout de « lire » sa démarche. C'est à ce niveau que son œuvre inspire moins une technique qui serait l'application d'un savoir, qu'une praxis comme approche appropriée à un certain champ.

Les cartels⁴ avaient du reste été institués pour soutenir cette mise en chantier de tous les problèmes intéressant la psychanalyse. Ils devaient donc éviter les pièges du savoir : mise en commun du savoir, rivalités autour du savoir, accumulation du savoir, soucis conscient ou inconscient de l'orthodoxie dans le fond et la forme du savoir, etc. Ils devaient donc déjouer les effets d'enseignement universitaire qui ne manquent jamais de se produire dans toutes les Écoles, fussent-elles analytiques. D'où la fonction du « plus un », qui est restée en partie énigmatique, mais dont on peut dire au moins ceci : qu'elle était celle de la parole en plus, de la formulation particulière, qui dévoile un sens nouveau, interrompant la paraphrase ou la répétition. Fonction de l'Autre dans le travail et les discussions en petits groupes des analystes.

De ce point de vue, les cartels constituaient aussi des lieux intéressant la pratique. Car ils exigeaient une écoute des uns et des autres, de même qu'une attention à la littéralité des textes travaillés ou des paroles échangées, et enfin une sensibilité aux jeux de la signifiante des discours. Finalement les cartels impliquaient dans le libre jeu des paroles et des formulations singulières, une exigence de rigueur, apparemment paradoxale mais perceptible dans ses effets quand la fonction du « plus un » s'y manifestait, souvent par surprise.

3. A l'ombre de l'œuvre

Tous ces éléments étaient plus que la toile de fond d'un itinéraire dans la pratique analytique. Ils inspiraient directement la pratique. Car encore une fois il ne s'est pas agi de l'appren-

4. Petits groupes de travail de l'École freudienne de Paris comptant au plus cinq participants et comprenant un « plus un », sujet censé faire avancer le travail par ses formulations plus ou moins interprétatives.

tissage de nouvelles recettes techniques, comme auprès d'artisans successifs ayant chacun leur savoir-faire particulier. Il s'est agi de l'effet d'un nom, d'une institution, d'un moment dans l'histoire du mouvement psychanalytique ; il s'est agi d'une lecture de Freud, qui s'est précisée en une méthodologie et un système nouveaux. C'est tout cela que mon expérience naissante a rencontré au début d'une pratique.

Je n'ai pas été en effet un analyste déjà sereinement installé dans sa pratique et s'appuyant sur une technique traditionnelle, qui serait tombé en toute neutralité sur les *Écrits* et, intéressé, aurait infléchi sa pratique dans un sens supposé « lacanien », avec tout le sérieux et la patience que demande une réflexion devant déterminer une orientation nouvelle.

J'étais aux prises avec les difficultés de la pratique et à la recherche de repères techniques et théoriques. Je ne cherchais pas un système, mais quelques orientations. Or ce que j'ai d'abord entendu de la pensée de Lacan, c'est que la théorie et la praxis étaient étroitement liées. Il a dit au congrès de Strasbourg de 1968 : « L'être de l'analyste est à la mesure de l'insuffisance de sa théorie. » Et sa théorie, ou plutôt ses efforts de théorisation poursuivaient deux finalités convergentes. D'une part il était indispensable de relire Freud, dans la mesure où toute la psychanalyse était dans les textes freudiens, et donc aussi les difficultés et apories de la pratique, et d'autre part il était nécessaire d'élaborer l'expérience confrontée au texte freudien.

Pour cela Lacan a créé de nouveaux concepts, de nouveaux mots, qui lui semblaient opératoires pour le repérage de l'expérience analytique. Et comme l'enjeu de cette théorisation c'était la « vérité » de la Psychanalyse, par rapport à toutes les simplifications et déformations dont elle avait été l'objet, il devint le sujet supposé savoir, et l'École freudienne l'espace de son discours comme discours vrai sur la psychanalyse. Le « transfert de travail », qui s'enracinait dans toute la richesse de la découverte de l'œuvre, devint transfert sur un nom et une institution, avec tous ses effets de tromperie, d'identification narcissique, d'amour et de haine, de passion de l'ignorance. Tout cela fut amplifié par le phénomène sociologique et culturel que devinrent l'enseignement de Lacan et la fondation de son École. La théorie se transforma en l'objet « agalmatique » qui voilait la dimension de perte du discours analytique. Et c'est là que commença le drame de l'œuvre de Lacan. Placée à l'origine sur le versant vivant de l'invention et de la trouvaille, elle fut érigée en système, qui fascina et qui engloba même toutes sortes d'autres systèmes (les sciences affines). Sa fécondité portait des germes de mort : ceux du savoir renaissant, de l'institutionnalisation, du dogmatisme, du mépris de l'expérience.

La théorie, ou plutôt le savoir de la théorie, devint un enjeu identificatoire et narcissique. C'était le moyen de se rendre aimable au regard du « Système », d'y avoir sa place, même sous une forme tout à fait intériorisée. La théorie comme savoir

servait davantage de statut dans l'institution que de repères pour l'expérience. Car les institutions d'analystes n'échappent pas à cette problématique des places, d'où procède l'autorisation de la parole. Et de ce fait on y retrouve tout ce qui fonde les rapports sociaux partout ailleurs. Elles s'ajoutent aux différentes scènes où le sujet joue sa partie parmi ses semblables et se cramponne à ses emblèmes et ses insignes. Cela n'est pas sans effet sur la pratique, car le travail analytique, qu'il s'agisse de la pratique d'une cure ou de l'élaboration de l'expérience, tend alors à se placer sous le regard de l'institution, et la manière d'en rendre compte tend à se plier aux contraintes de la langue dominante. Or le travail analytique « sérieux », qui se démarque du semblant, n'a à se plier qu'aux exigences du « réel » de la cure. La théorie peut être un outil, mais elle ne doit pas devenir la langue commune. C'est pourquoi l'analyse est si réfractaire à une élaboration commune. Il y a une différence fondamentale entre le travail analytique et tout autre travail : c'est que le travail analytique s'accommode mal d'un enjeu narcissique.

L'E.F.P. et le discours « lacanien » sont ainsi devenus la scène où beaucoup d'entre nous, à travers cette névrose de transfert collective, ont ranimé leurs fantasmes, dans l'écart entre un discours entendu comme celui de la vérité et ce signifiant énigmatique que restait la psychanalyse.

L'évolution de l'E.F.P. à partir d'un certain moment, a ainsi montré comment le devenir-analyste peut être un symptôme, et comment le symptôme peut se loger dans la relation à la psychanalyse.

Les effets de l'enseignement de Lacan posent donc la question de la transmission d'une œuvre théorique. Il est lui-même un exemple de cette transmission dans sa lecture de Freud. Loin d'hériter de la théorie et de la pratique freudiennes comme d'un acquis, il est revenu sur les traces de Freud, sur les lieux de ses questions et de ses hésitations ; il s'est placé dans la perspective de Freud.

Pourtant ce que l'E.F.P. a montré c'est qu'un enseignement théorique pouvait se transmettre par névrose de transfert, identifiant le sujet à un discours, jusqu'à le réduire au silence ou à la répétition. De même on a pu observer que le transfert analytique pouvait aboutir à une transmission qui n'est que celle d'une théorie, qui n'est qu'un endoctrinement.

C'est pourquoi cette traversée de l'E.F.P. jusqu'à sa dissolution et jusqu'à la mort de Lacan, si elle a pu apparaître à partir d'un certain temps comme marquée par l'abandon du travail sur l'expérience au profit du fonctionnement et du discours de l'institution, peut aussi être considérée comme une expérience d'où peuvent être interrogés les effets les plus extrêmes de l'institution analytique. Et si l'échec considéré comme le plus significatif a été celui de la passe, toute l'évolution de l'E.F.P. justifie d'autant plus que soit poursuivi ce travail. Car il ne s'agit pas d'autre chose que de rechercher les moyens d'authentifier une analyse, notamment celle d'un candidat à la pratique de l'analyse. Et que l'on appelle « passe »

ce témoignage, ou « désir de l'analyste » ce qui doit s'y signifier, importe moins que l'enjeu de cet effort : mieux cerner ce qu'est une analyse menée jusqu'à son terme, au-delà des effets d'identification et des « idéaux de la personne », accéder autant que possible à certains critères spécifiant cette analyse qui ne peut être que l'analyse didactique, non en tant qu'elle serait celle qui répondrait au désir de devenir analyste, mais en tant qu'elle serait transmission, saisie de l'analyse dans sa propre analyse. Cette analyse pourrait ainsi montrer comment une théorie se transmet non pas comme un savoir, mais comme des « signifiants qui représentent le sujet pour un autre signifiant ».

Le temps de l'E.F.P., c'est le constat après coup d'une fermeture de ce qui s'ouvrirait après les analyses et après le temps de la découverte de l'œuvre de Lacan. C'est ainsi qu'on peut mesurer, longtemps après, les tournants qui ont été manqués. Il y a des moments d'hésitation féconde, où on devrait prendre son temps, mais où surgit la figure de la mort, et où l'on se croit, comme les prisonniers de l'article de Lacan sur « Le temps logique »⁵, obligés dans l'urgence de se repérer imaginativement les uns par rapport aux autres pour échapper à la mort et choisir la liberté.

4. *L'œuvre ouverte*

Au-delà de tous ces effets dont je ne peux dissocier ma pratique, ne peut-on repérer certains infléchissements de celle-ci dans ses leviers techniques ?

Je dirai d'abord que la technique ne peut qu'être subordonnée à la praxis, qui elle-même dépend de ce que l'on entend par inconscient. Si l'inconscient est structuré comme un langage, c'est-à-dire s'il se manifeste par des signifiants, l'analyste ne peut que porter ses efforts sur la rigueur de l'écoute, plus que sur la stricte mise en place des conditions traditionnelles de la cure. Par ailleurs si la langue est structurée par le symbolique, dans ses procès différentiels qui mettent en jeu la littéralité du langage, l'écoute est sensibilité à la matérialité signifiante de la parole et à tout l'éventail des enchaînements et substitutions signifiantes possibles. Ainsi est à développer une clinique de la parole, du discours, de la langue, s'étendant du cri à l'écrit littéraire en passant par le bavardage, les ratés du discours, les types de discours, etc.

La théorie du signifiant implique ainsi une interprétation reposant sur la prise en considération des plus grands écarts de sens, jusqu'au non-sens. L'interprétation s'écarte de ce fait du versant d'une signification achevée, d'un moyen de compréhension, pour rejoindre les effets de signifiante, qui reposent sur l'équivoque, la polysémie, et tout en général sur l'homophonie et la synonymie, comme réel de la langue. À ce niveau synchronique du réseau signifiant est à ajouter le niveau diachronique des effets de mémoire symbolique. La théorie et la pratique du signifiant, c'est la prédominance de la signifiante

5. Jacques Lacan, « Le temps logique et l'assertion de certitude anticipée », *Écrits*, p. 197, Paris, Seuil, 1966.

sur la compréhension ; la prédominance de la mobilisation du réseau diachronique et synchronique de l'énonciation sur la prise de conscience et l'élaboration d'une connaissance.

C'est à ce niveau que ma pratique a connu un incontestable infléchissement, qui a rendu secondaires les facteurs en quelque sorte extérieurs à la dimension de la parole, ces facteurs devenant comme autant de signifiants. Je pense à une phrase de Lacan dans le séminaire sur les *Écrits techniques de Freud* : « L'idéal de l'analyse n'est pas la maîtrise de soi complète, l'absence de passion. C'est de rendre le sujet capable de soutenir le dialogue analytique, de parler ni trop tôt, ni trop tard. C'est à cela que vise une analyse didactique »⁶.

Considérons par exemple le temps des séances. Durant ma première analyse la durée des séances (une heure) me paraissait parfois très longue. Il y avait souvent un moment où ne sachant plus quoi dire, je découvrais une parole absurde, ou qui semblait sortie d'un moulin à parole et que je me sentais obligé de produire face au vide d'un temps dont j'attendais parfois impatientement le terme. À d'autres moments, cette durée me confrontait à ma propre parole : j'entendais ma voix, et mes mots étaient comme des objets. Une impression très pénible de non-sens naissait de cette spécularisation de moi-même parlant, comme un pur organe de parole : voix, bouche, mots dont le sens se perdait, vide et distance corporelle de celui qui dans ces moments-là ne pouvait pas m'écouter. Durant ma deuxième analyse, ce n'était pas tant le raccourcissement des séances qui me posait problème au début, c'était le temps variable que mettait le couperet de la fin à tomber sur ma phrase parfois inachevée. Quand rétroactivement cette fin ne venait pas scander un dire, elle jetait une ombre de non-sens sur ce que j'avais dit. Mais souvent, après la séance, me venaient toutes sortes d'idées, dans un déploiement polysémique qu'avait ouvert la suspension. La durée des séances est en effet un faux problème, dès lors qu'on peut y entendre d'un côté la limite de la parole dans son retournement quasi-psychotique sur elle-même et de l'autre sa limite dans la coupure, les points de suspension, l'incertitude de son temps. Car nous « vendons » non pas du temps mais de l'écoute. Et s'il est vrai que certains sujets, souvent en défaut d'imaginaire, ont besoin de ce temps réel comme accès à quelque chose qui leur a réellement manqué, d'autres, qui me semblent la majorité, se plient à cette incertitude du terme, à ces effets de coupure ou de ponctuation. Il me semble par ailleurs cohérent avec tout ce que parler signifie de ne pas ritualiser le temps. Quelque chose de l'économie de la parole est signifié par le temps. Je pense à une patiente qui m'a dit dès les premiers entretiens : « Je dois considérer ce quart d'heure comme le plus important de ma vie ! » N'entend-on pas combien le temps sous la forme du signifiant « quart d'heure » s'ouvre à une multiplicité de sens, déjà présents dans la langue pour y souligner des échéances auxquelles on n'échappe pas : du

6. Jacques Lacan, *Le Séminaire, livre I. Les écrits techniques de Freud*, 1953-1954, Paris, Seuil, 1975, p. 9.

« mauvais quart d'heure à passer » au « dernier quart d'heure » ?

Qu'en est-il de même du « silence » de l'analyste, puisque je l'ai senti se creuser au cours de ma seconde analyse et que j'ai en moi-même tendance à le creuser dans ma pratique ? Je ne l'ai jamais compris comme un acte visant une frustration, mais comme ce qui ouvrait à la parole. Le silence c'est d'abord la retenue de l'analyste, qui n'implique pas forcément qu'il soit muet, retenue de ce qui pourrait donner lieu à un repérage identificatoire de l'analyste, dans ses désirs, son savoir et même sa technique. Je soulignerai à ce propos qu'il importe que l'analyste ne soit pas repéré dans sa technique. Mon premier analyste disait que l'analyste devait être comme un miroir parfaitement poli, qui n'est qu'une surface de réflexion, et dont les bords eux-mêmes doivent demeurer inaperçus. J'ai retrouvé cette image dans le schéma du bouquet renversé. Et dans ce cas le miroir A qui est l'analyste, à la frontière du lieu de la parole, se dérobe dans son mouvement tournant à toute fixation de la perspective et de l'image, ne cessant de déjouer toute recherche d'une accommodation stable, dérobant au sujet son image, ou lui renvoyant dans cette dérive de la perspective des images déformées ou des anamorphoses. De ce point de vue l'excès de silence, tel que certains élèves de Lacan l'ont pratiqué, est paradoxalement signifiant d'une fixation du miroir. L'analyste totalement muet est paradoxalement identifiable : il suffit de s'accommoder une fois pour toutes de son silence, soit que le sujet reconnaisse et assume le fait qu'il n'a rien à dire, soit qu'il soit perçu comme crispé sur sa phobie ou sur les règles supposées de l'analyse. Il en est de même d'une pratique du signifiant qui n'userait que du jeu de mots, ou de la décomposition anagrammatique des mots... Pour que l'analyste, de sa seule présence, ouvre à la parole, il faut au minimum qu'il signifie quelque chose d'insituable, de non identifiable. Et à la métaphore du miroir, j'ajouterai, pour souligner toute la dimension d'invention impliquée dans le langage de l'inconscient, que l'analyste doit être comme le miroir d'Alice, qui se laisse traverser vers le « monde du miroir », où se pose au moins cette question : que signifie cette inversion de la symétrie, cette discrète différence, qui subvertit la similitude, et introduit l'étrangeté de cette impalpable différence ?

On pourrait dire encore que le silence c'est ce qui permet l'écoute de ce qu'il y a de plus silencieux dans le discours de l'analysant, et que risqueraient de brouiller le bruit de fond de la théorie, d'une visée thérapeutique ou en général d'une présence trop manifestée de l'analyste.

Quant au transfert, il est également à envisager dans le mouvement de la parole. Car en dehors de ses formes typiques de transfert amoureux, il est présent tout au long de la cure, et manifeste cette contradiction d'être à la fois résistance et mise en acte de l'inconscient. Ne peut-on dire alors que la cure est la traversée des impasses de la parole, qui sont aussi les lieux de la vérité : « Je dis toujours la vérité, pas toute, car les mots y man-

quent... »⁷. Dès lors le transfert est à entendre également non pas seulement dans son aveu, mais aussi et surtout dans sa signifiance de ce qui se dévoile du destinataire dans la cure.

Cette « pratique du signifiant » implique à la fois rigueur de l'écoute avec, corrélativement, la nécessité de son resserrement sur certains points, et l'ouverture la plus grande à tous les procès de la signifiance.

Quant à la visée thérapeutique, je la situe maintenant autrement. Si dans ma première analyse j'ai souvent senti le désir de l'analyste de m'aider, dans la seconde je n'ai entendu que le souci de la progression de la cure. « La guérison par surcroît », c'est ce qui résulte de l'au-delà du roc de la castration. Cela me paraît une limite asymptotique, qui ne constitue pas un état de guérison, mais la possibilité de se ressaisir en ce point, où s'effondrent les identifications et le fantasme d'un rapport à l'Autre. Car le sujet est, tout à fait en général, malade de l'Autre, malade de soutenir un rapport à l'Autre. Mais on ne peut forcer un tel chemin, on ne peut qu'y aider indirectement, en favorisant la progression de la parole. Et il y a autant d'idéologie dans l'anticipation de la fin que dans un trop grand démarquage de tout souci thérapeutique. Car l'analyse a ses limites face au réel de certaines entités cliniques. Lacan n'a-t-il pas parlé d'une « question préliminaire à tout *traitement* de la psychose » ?

Pour conclure peut-être pouvons-nous maintenant revenir à l'œuvre de Lacan. Constatons d'abord qu'elle est incontournable, et que le moindre retour à quelque article des *Écrits* en montre l'immense richesse. Si une praxis peut s'en dégager, il est impossible et il serait incohérent avec une telle œuvre d'en tirer un ensemble de procédés techniques.

Revenir à cette œuvre, c'est d'abord se demander ce que l'on en a réellement entendu, au-delà de ce qu'on croit en savoir. C'est aussi revenir sur les lieux de ses questions. Et c'est là qu'interviennent l'expérience, la pratique, la clinique. Aucune œuvre après Freud, en effet, n'interroge avec une telle imagination, une telle invention, un tel discernement des points aveugles et des apories, pour tout dire des nœuds, tout ce qui concerne la psychanalyse et ce qu'elle nous dit du sujet parlant. Mais cette œuvre attend encore son déchiffrement.

Aucun analyste n'a poussé aussi loin la question de ce qu'était l'analyste et corrélativement l'analyse menée jusqu'à sa fin spécifique. Au-delà de tous ses effets imaginaires, la « passe » est le signifiant de cette question. Et qui ne reconnaîtra qu'elle demeure cruciale, voire urgente, pour l'avenir de la psychanalyse ?

Je me souviens de cette remarque de François Wahl, après l'annonce de la mort de Lacan : « Je lui ai souvent dit — ça le faisait rire — : "Vous faites fonction de réel pour votre génération". De réel, d'incontournable et d'impossible. D'immaîtrisable comme le Vrai »⁸.

Décembre 1984 – janvier 1985.

7. Jacques Lacan, *Télévision*, Paris, Seuil, 1973.

8. Publié dans *Le Matin* du 11-9-1981.